Document generated on 04/24/2024 8:48 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

2 - *Nuits blanches* (Éd. Prise de parole) de Pierre-Paul Karch

Gilles Cossette

Number 25, Spring 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39469ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cossette, G. (1982). Review of [2 - *Nuits blanches* (Éd. Prise de parole) de Pierre-Paul Karch]. *Lettres québécoises*, (25), 32–32.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

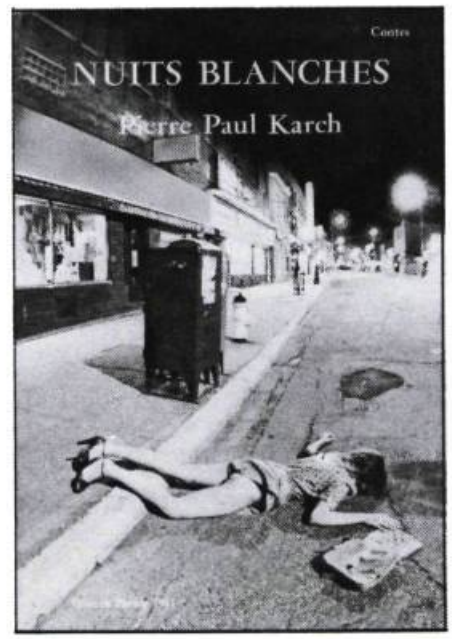
2- Nuits blanches

(Éd. Prise de parole)

de Pierre-Paul Karch

Pierre-Paul Karch est né en 1941 à Saint-Jérôme. Il enseigne au collège universitaire Glendon de Toronto. Lecteur de Hoffmann, d'Edgar Allan Poe, de Rod Serling, Pierre-Paul Karch est fasciné par les contes noirs. Ses héros sont maudits, envoûtés ou ils sont possédés par une passion qui finit par les perdre. Parfois, aussi, ils sont victimes d'un sort cruel qui les punit d'un menu manquement à la morale ou d'une infraction à un code inconnu régissant un monde occulte. Quoi qu'il en soit, la fatalité semble vouloir faire d'eux des victimes exemplaires et leur destin est tragiquement spectaculaire. C'est le cas d'Élisabeth, qui n'avait que la banale passion d'embellir sa maison. Elle le faisait si bien que ses voisins l'imitaient, qu'elle créait des modes. Quand son mari Antoine se fatigua de ce passe-temps dispendieux, Élisabeth se mit à travailler, pour pouvoir acheter les meubles et les bibelots qu'elle aimait tant. Un jour elle acheta un heurtoir pour la porte d'entrée ; il avait la forme d'une main fermée qu'il fallait empoigner, lever et abattre sur un coeur meurtri sous lequel on lisait : « J'ouvre à qui me touche le coeur ».

Un jour, justement, un homme traqué frappe à la porte. Effrayée par « les yeux suppliants et accusateurs à la fois », Élisabeth n'a ni la présence d'esprit ni le courage d'ouvrir la porte. L'homme, pourchassé, est abattu dans le garage quelques minutes plus tard. Peu de temps après, Élisabeth meurt dans l'incendie de sa maison. Antoine ne s'en remet pas. « À partir de cette heure, Antoine ne proféra plus qu'une seule parole qu'il répète à heure fixe comme une horloge : « Marteau ». Il est devenu complètement *marteau*.



Notons que Pierre-Paul Karch, s'il évoque le châtiment par le feu, a aussi recours à l'image du froid chère à André Major et qu'il l'associe à l'enfer. Dans *La bague*, le jeune Gilles Lemoyne, riche héritier de son oncle Armand, est insensible et cupide au point de retirer la bague de son oncle, en lui cassant le doigt, avant qu'on referme le cercueil.

Il la met à son doigt, étire le bras, dresse la main, écarte les doigts pour voir l'effet de sa récente acquisition. Il est heureux : il a tout. Il a même plus qu'il ne lui faut car ses goûts sont plutôt simples. Une vie tranquille dans une maison qui a oublié le rire des amis, le bruit d'une voiture qui arrive ou qui part par la grande allée bordée d'ormes.

Si l'envie lui venait de parler à quelqu'un, ce qui se produirait rarement, il prendrait un livre et le lirait à haute voix en arpentant soit le salon, soit le cabinet de travail où se trouve la majeure partie de la bibliothèque, soit la chambre.

Sa félicité ne dure pas longtemps. La bague cause une infection du doigt qui se répand à tout le corps. Il souffre.

Les mois passent tous semblables. Monsieur Gilles, enveloppé de laine et de fourrures, lit près du feu du salon. Plus il se couvre, plus il a froid ou du moins cela lui semble tel. C'est à croire que toute la chaleur du soleil ne parviendrait pas à réchauffer son corps. Et pourtant, il n'a pas de fièvre, il ne tousse pas. Il a froid, froid, froid, d'un froid infernal qui ne lâche pas, qui s'accroche avec ses mille griffes de glace sur tout son corps. (p. 30)

Il vieillit prématurément, sorte de Dorian Gray à rebours, et devient si faible qu'il ne peut ni bouger ni parler, et qu'on l'enterre vivant, le croyant mort. Lui qui ne voulait parler à personne, il souhaite ardemment être entendu, en vain :

Ne me laissez pas ainsi souffrir une éternité pour une étourderie. Vous ne pouvez pas faire cela ! Pas à moi ! À personne ! Écoutez-moi ! Au secours ! Au secours ! Au . . . » (p. 39)

Parfois, il est vrai, c'est pour des crimes monstrueux que les personnages de Karch sont châtiés. Les plus horribles sont ceux d'un marquis français qui a vécu en Louisiane au XVIIIème siècle et qui pourrait être une réincarnation de Gilles de Rais, dans un texte qui rappelle *Là-bas* de Joris-Karl Huysmans. D'autres nouvelles de *Nuits blanches* relatent des cas de possession, de profanations de sépulture, de vengeances de défunts, ce qui est fréquent dans le fantastique de terreur. Mais il arrive également que des personnages innocents, comme le docteur Joan Matthews, dans la nouvelle intitulée *L'institut Carter*, soient victimes d'un mal mystérieux, qui n'est pas le prix du péché mais plutôt une grande catastrophe, inexplicable, une injustice scandaleuse, l'horreur à l'état pur.